

Compagnie La Résolue

REVUE DE PRESSE



©Rémi_Blasquez

AGATHA

DE MARGUERITE DURAS

Mise en scène **Louise Vignaud**

Avec **Marine Behar et Sven Narbonne**

Création au TNP Villeurbanne du 4 au 21 février 2020

Contact presse

Dominique Racle | dominiqueracle@agencedrc.com

FEUILLE DE PRÉSENCE

*Articles parus

QUOTIDIENS

Vincent BOUQUET, LES ÉCHOS

Fabienne DARGE, LE MONDE

Guillemette DE PRÉVAL, LA CROIX

MENSUELS

Yves PERRENOU, THÉÂTRE(S)

PRESSE WEB

Caroline CHATELÊT, SCENEWEB

Olivier FRÉGAVILLE, L'ŒIL D'OLIVIER

David ROFÉ SARAFTI, TOUTE LA CULTURE

Audrey SANTACROCCE, I/O GAZETTE

SOMMAIRE

PRESSE NATIONALE

Quotidiens

Les Échos, 7 février

Le Monde, 12 février

La Croix, *interview* 17 février

La Croix, *critique* 17 février

Mensuels

Théâtre(s) magazine, mars

PRESSE WEB

Toute la culture, 5 février

L'œil d'Olivier, 12 février

IO Gazette, 14 février

Médiapart, 14 février

Sceneweb, 14 février

Les Echos

« Agatha » : le bras de fer durassien de Louise Vignaud »

Vincent Bouquet / Journaliste | Le 07/02 à 17:15



Marine Behar et Sven Narbonne maîtrisent cet entre-deux où la distance de façade le dispute à une proximité souterraine. ©Rémi_Blasquez.

Au Théâtre national populaire de Villeurbanne, la jeune metteuse en scène met la pièce de Marguerite Duras sous tension et donne naissance à un beau duo-duel en terrain incestueux.

Louise Vignaud est passée maître dans l'art d'empoigner les textes. Du « Misanthrope » de Molière [au « Phèdre » de Sénèque](#) ou à « L'Université de Rebibbia » de Goliarda Sapienza, la jeune metteuse en scène a pris l'habitude de regarder les oeuvres au fond des yeux afin d'accéder à leur essence. Pour sa première incursion dans l'univers de Marguerite Duras, elle n'a pas dérogé à cette façon de faire et a engagé avec « Agatha » un bras de fer qu'elle remporte avec panache et doigté.

Pourtant, cette courte pièce ne semblait pas se prêter à un tel traitement de choc. Dans sa langue, aussi sublime qu'obsédante, comme dans sa construction, faite de flux et de reflux, « Agatha » a l'allure d'une mer agitée par des vents contraires, comparable à celle qui borde cette villa où un frère et une soeur se retrouvent le temps de quelques heures. Huit mois après le décès de leur mère, elle est venue lui annoncer qu'elle partait avec un autre homme et que leurs chemins, jusqu'ici parallèles, allaient se séparer. Secoués par cette décision, l'un comme l'autre voient leur jeunesse, et leur amour incestueux, remonter à la surface. Dans un beau duo-duel, ils s'entraident et s'entraînent pour reconstituer leurs étés adolescents, et notamment celui des 18 ans d'Agatha qui les a vus croquer le fruit défendu.

SOUFFLE CRUEL

A ces retrouvailles, encadrées par un prologue et un épilogue sublimement muets, Louise Vignaud donne un goût d'urgence. Plutôt que de se laisser bercer et embarquer par l'écriture toute-puissante de la dramaturge, elle impose une direction d'acteurs subtilement nerveuse. Le bouillonnement intérieur des personnages, tourmentés par ce départ précipité et cet « *amour inaltérable* » - comme le décrira leur mère, et Marguerite Duras avec elle - paraît déborder sur le plateau. Sans jamais tomber dans le pathos, ce parti pris sous tension reflète parfaitement les souffrances des coeurs toujours tempétueux et des corps encore brûlants, attisés par le souffle doux et cruel du souvenir.

Si le texte résiste parfois, avec ses envolées qui mériteraient que l'on s'y arrête un instant, Marine Behar et Sven Narbonne se sortent avec les honneurs de cet entre-deux où la distance de façade le dispute à une proximité souterraine. Grâce à leur jeu particulièrement incarné, ils parviennent à traduire le tiraillement de ces deux solitudes qui se débattent, tentent de se quitter, mais ne parviennent jamais à rompre le fil amoureux qui intrinsèquement les relit et se révèle, en dépit de tout, plus fort que leur volonté.

AGATHA

[Théâtre](#)

de Marguerite Duras.

Mise en scène Louise Vignaud.

[TNP de Villeurbanne](#) (04 78 03 30 00), jusqu'au 21 février.

Durée : 1 heure.

Le Monde

Théâtre : un double voyage dans la mer de mots de Duras

A Strasbourg et à Villeurbanne, Christine Letailleur et Louise Vignaud mettent en scène deux textes de l'écrivaine, « L'Eden Cinéma » et « Agatha », qui évoquent l'inceste et la mère.

Par [Fabienne Darge](#) Publié aujourd'hui à 10h30

La mer et la mère, toujours recommencées, comme des vagues inépuisables et changeantes, qui seraient celles de l'écriture de Marguerite Duras. Toute la matrice de l'œuvre est là, avec l'inceste entre frère et sœur, et le colonialisme. Ces motifs premiers auxquels l'écrivaine n'a cessé de revenir, en une infinité de variations littéraires, théâtrales et cinématographiques, sont au cœur de deux de ses textes, présentés simultanément, et mis en scène par des femmes : au Théâtre national de Strasbourg (TNS), Christine Letailleur propose sa vision de *L'Eden Cinéma* ; au Théâtre national populaire (TNP) de Villeurbanne, Louise Vignaud offre sa lecture d'*Agatha*.

Les deux œuvres se renvoient de nombreux échos, et sont emblématiques de la manière dont Duras n'a cessé de réécrire la légende de sa vie, en d'incessants glissements entre réel et fiction, en d'inlassables explorations formelles dans l'espace-temps d'une mémoire toujours à reconstruire.

C'est d'autant plus frappant ici que *L'Eden Cinéma* et *Agatha* arrivent relativement tard dans la vie et l'œuvre de Duras. En 1977, l'écrivaine a 63 ans. Elle a envie de revenir au théâtre, et réécrit pour la scène un de ses premiers romans, *Un barrage contre le Pacifique*, paru en 1950. Elle retourne donc à son enfance en Indochine, à sa mère, « *ce monstre dévastateur* », cette mère ruinée, flouée par une administration coloniale corrompue, qui lui a vendu des terres incultivables, régulièrement noyées par les eaux salées du Pacifique.

Aspects tabous

La pièce rend plus explicites certains aspects restés tabous dans le roman, notamment l'amour entre la sœur et le « *petit frère* » – synthèse en fait des deux frères de Duras. Claude Régy, qui a créé la pièce, en 1977, voyait même dans l'inceste le motif essentiel de la pièce, « *un inceste assez violent, imaginaire (...), un rapport très violent* ».

Christine Letailleur n'insiste pas sur cet aspect, non plus que sur la violence de cet amour interdit, ce qui édulcore un peu la pièce, malgré ces excellents acteurs que sont Caroline Proust (Suzanne, double de Marguerite) et Alain Fromager (Joseph, le frère).

Dans sa mise en scène épurée – un peu trop sans doute, au point que manquent certains éléments sensibles –, c'est la mère qui occupe toute la place. Une mère universelle et mythique, protectrice et destructrice, figure tragique, mère-gorgone d'autant plus impressionnante qu'elle est interprétée par une actrice d'une puissance peu commune : Annie Mercier, sa présence tellurique et fragile tout ensemble, sa voix comme un grondement venu du fond des âges.

Avec elle se tisse le motif de la mère vampire, elle-même dévorée par le vampirisme colonial contre lequel elle a tenté de se dresser, ne laissant peut-être à ses enfants que le refuge de leur amour impossible à vivre dans le réel.

Filets troués de la mémoire

Dans *Agatha*, en revanche, l'union incestueuse, réelle ou rêvée, est au cœur, tandis que la dimension coloniale se fait plus discrète, ainsi que le personnage de la mère – discrétion apparente, du moins, puisque tout y reviendra, à la fin.

Marguerite Duras a écrit ce texte-là trois ans plus tard, en 1980, alors qu'elle venait de rencontrer Yann Andréa, qui sera le compagnon des seize dernières années de sa vie. Elle a lu *L'Homme sans qualités*, de Robert Musil, qui a été pour elle une véritable révélation, notamment parce qu'il ravive un thème et des images qui l'obsèdent depuis toujours, à travers le couple incestueux formé par le narrateur Ulrich et sa sœur Agathe. Elle fera désormais de l'inceste entre frère et sœur l'archétype de toute passion interdite.

Dans une villa au bord de la mer, la villa Agatha, le frère et la sœur se retrouvent après la mort de la mère. La sœur est venue dire au frère qu'elle le quittait, pour toujours. « *Ils se parleront dans une douceur accablée, profonde* », écrit Duras dans la didascalie d'ouverture.

Marguerite Duras : « Le désir de l'inceste, ce n'est pas représentable, donc ce n'est pas la peine de le représenter »

Tout se passe dans les mots, avec ce texte qui est un des plus beaux de Duras, un des plus mystérieux, un de ceux où les vagues de l'écriture viennent mourir et refluer avec un mélange de douleur et de douceur admirable. Tout se passe dans les mots, pour que le frère et la sœur, une dernière fois, tentent de s'approcher de cet indicible qui leur est arrivé, un amour interdit qui doit finir, qui doit mourir. Pour qu'ils essaient de le retenir, une dernière fois, dans les filets troués de la mémoire.



Sven Narbonne et Marine Behar dans « Agatha », mise en scène par Louise Vignaud. RÉMI BLASQUEZ

« *Le désir de l'inceste, ce n'est pas représentable, donc ce n'est pas la peine de le représenter* », faisait remarquer Duras à propos du film qu'elle tirera de son texte, *Agatha ou les lectures illimitées*. Comme chez Christine Letailleur, l'espace imaginé par Louise Vignaud est avant tout un espace mental, un espace pour les mots, pour l'imaginaire – et pour les acteurs. « *Le corps est enfermé tout entier sous les paupières* », il n'y aura pas de représentation directe.

Espace mental, mais pas abstrait – ce qu'il est, un peu trop, chez Letailleur –, où les signes, discrets et sensibles, permettent à l'imagination de vagabonder. Un espace à la fois concret et fantomatique, une méridienne recouverte d'un drap blanc, un bouquet de fleurs à la couleur passée, la coiffeuse de la mère, où les rouges à lèvres et les lettres sont eux aussi desséchés par le temps.

Un jeu charnel

Ce qu'a fait la jeune Louise Vignaud avec ce texte est remarquable. D'abord dans sa lecture de la pièce qui, contrairement à nombre de mises en scène, n'idéalise pas l'amour entre le frère et la sœur, et lui restitue toute sa violence, sa complexité. « *Est-ce que l'on consent lorsque l'on ne sait pas ?* », s'interroge la metteuse en scène. « *Aujourd'hui, on entend quelque chose de très glaçant dans leur relation. Même si la grande force de Duras, c'est qu'il n'y a chez elle aucun jugement, aucune condamnation. Elle prend l'inceste comme une question humaine fondamentale et complexe, révélatrice des contradictions qui font l'homme.* »

Louise Vignaud, metteuse en scène : « La grande force de Duras, c'est qu'il n'y a chez elle aucun jugement, aucune condamnation »

Remarquable aussi, le travail sur le jeu, qui s'éloigne résolument de la « *petite musique durassienne* » telle qu'elle a pu, avec le temps, devenir une convention. Un jeu charnel, concret, où la langue s'incarne formidablement dans les corps. Celui de l'acteur Sven Narbonne, corps terrien qui donne le sentiment de s'effriter peu à peu, de tomber en poussière au fur et à mesure que le noyau familial qui a tenu la mère, le frère et la sœur ensemble se dissout. Et corps sensuel, totalement habité par les mots, d'une superbe actrice, Marine Behar, qui n'est pas sans évoquer Fanny Ardant – grande durassienne devant l'éternel.

Tous deux s'emparent de cette partition aussi subtile que difficile avec infiniment de justesse et de sensibilité, plongent dans le flux et le reflux des mots qui disent cet amour « *dans lequel tout se mélange, remarquait Duras : l'enfance, l'amour de la mère, qui est partagé par les deux ; et la négation de l'avenir, c'est-à-dire la négation de la maturité* ».

Leur corps à corps douloureux, acharné, pour se confronter à leur passé, porte haut le texte de Duras, et l'inscrit dans la lignée des grands auteurs tragiques, qu'il s'agisse des Grecs ou de Racine, que Duras aimait infiniment. Cette fonction tragique et fondamentale du théâtre, Duras la fait entrer dans une modernité qu'incarne sa langue d'une poésie sans pareille, bien loin des formes sociologiques et littérales qui font aujourd'hui des ravages.

Verbatim : « L'inceste ne peut être vu du dehors »

« L'inceste ne peut être vu du dehors. Il n'a pas d'apparence particulière. Il ne se voit en rien. Il en est de lui comme de la nature. Il grandit avec elle, meurt sans être jamais venu au jour, reste dans les ténèbres du fond de la mer, dans l'obscurité des sables, des fonds des temps. De toutes les manières, ou de toutes les formes de l'amour et du désir, il se joue. De toutes les sexualités diffuses, parallèles, occasionnelles, mortelles, il se joue de même. De son incendie il ne reste rien, aucune scorie, aucune consommation, après lui la terre est lisse, le passage est ouvert. Ainsi passe par un après-midi de mars, un jeune chasseur qui remonte le fleuve, alors que les pousses de riz commencent à jaillir des sables. Il regarde une dernière fois sa sœur, et emmène son image vers les grandes cataractes du désert. » **Marguerite Duras à propos de sa pièce *Agatha*, en janvier 1981.**

L'Eden Cinéma, de Marguerite Duras. Mise en scène : Christine Letailleur. [Théâtre national de Strasbourg](#), 1, avenue de la Marseillaise, Strasbourg. Jusqu'au 20 février, du lundi au samedi à 20 heures. De 6 € à 28 €. Puis à Paris, au [Théâtre de la Ville](#), en décembre.

Agatha, de Marguerite Duras. Mise en scène : Louise Vignaud. [Théâtre national populaire](#), 8, place du Docteur-Lazare-Goujon, Villeurbanne. Jusqu'au 21 février, du mardi au vendredi à 20 h 30, samedi à 18 h 30, dimanche à 16 heures. De 14 € à 25 €. Puis au [Théâtre du Vellein-CAPI](#), à Villefontaine.

Fabienne Darge (Strasbourg et Villeurbanne - envoyée spéciale)

LA CROIX

Louise Vignaud : « Ce qui me guide, c'est la puissance d'un texte »

Entretien

Jeune metteuse en scène, Louise Vignaud présente « Agatha » au TNP de Villeurbanne. En 2020, se jouent deux autres de ses créations : « Le Quai de Ouistreham » et « Rebibbia ».

Parallèlement, elle dirige la compagnie « La Résolue » et le théâtre des Clochards-Céleste, à Lyon.

- Recueilli par Guillemette de Préval,
- le 17/02/2020 à 19:43



Louise Vignaud ©LORENZO CHIANDOTTO

La Croix : Qu'est ce qui vous a poussé à mettre en scène *Agatha*, une pièce écrite par Marguerite Duras, en 1981, où elle interroge le tabou de l'inceste ?

Louise Vignaud : C'est un texte que j'ai découvert il y a cinq ans, lorsque j'étais à l'Ensatt (École Nationale Supérieure des Arts et Techniques du Théâtre, NDLR) de Lyon. À première lecture, il y a quelque chose de très surprenant, de sublime. Et en même temps, on ne comprend rien ! Il y a un mystère qui dérange. Et puis j'avais envie de réunir Marine Behar et Sven Narbonne sur une même scène.

De quelle manière avez-vous abordé la pièce ?

L. V. : On a commencé par... faire de la grammaire ! C'est un texte très intellectuel, très réfléchi. Décortiquer le texte a été laborieux ! Parfois, on ne comprend pas à quel nom se rapporte tel pronom... On a essayé de tout comprendre pour tout restituer. Il n'y a aucune coupe. Un seul mot a été changé, quand Agatha parle d'un « télégramme ». On l'a remplacé par « message » car l'anachronisme était trop important.

Puis il a fallu trouver la manière d'incarner ces mots. Le frère et la sœur n'ont pas les mêmes souvenirs. Leurs visions se heurtent. Peu à peu, ils dévoilent combien, inconsciemment, leur mère était présente. C'est elle qui a tout orchestré. Depuis le début, elle est consciente de tout.

La mère semble en effet omniprésente. Peut-on y percevoir la présence de Marguerite Duras ?

L. V. : L'inceste, chez Duras, c'est le syndrome de la passion interdite. Tout amour impossible est résumé dans l'inceste. Duras écrit la pièce en 1981, au début de sa relation avec l'écrivain Yann Andréa, qui était homosexuel. Entre eux, l'amour charnel était impossible. Ils vivaient un rapport violent. Dans *Agatha*, il y a aussi la présence de son frère Pierre, brutal, et Paul, son petit frère qu'elle adorait, mort trop tôt. Sa mère était aussi très autoritaire... Chez elle, on ne sait jamais trop ce qui est de l'ordre du fictionnel ou du réel.

Les textes que vous mettez en scène sont très divers. Qu'est ce qui dirige vos choix ?

L. V. : La puissance d'un texte. Ce qui rassemble mon théâtre, c'est ce qu'il raconte d'une société, des rapports humains et de leur violence... C'est le cas pour *Rebibbia*, qui parle de

ces femmes en prison et qui, malgré tout, trouvent un espace de liberté. Pour le texte de Florence Aubenas, j'avais envie de rendre hommage à la journaliste et à la radicalité de son propos.

On m'a déjà fait la remarque qu'en tant que femme, je lisais les textes d'une certaine manière. C'est sûrement vrai. Je ne m'en rends pas compte... Dans *Le Misanthrope*, Célimène n'est pas qu'une coquette qui veut plaire à un homme. C'est avant tout une femme libre. Revenir au répertoire pour voir comment le faire entendre aujourd'hui me passionne.

D'où vient ce désir de faire de la mise en scène ?

L. V. : C'est ce que je veux faire depuis toujours ! Enfant, durant l'été, je montais des pièces pour mes cousins. J'avais une grand-mère professeure de lettres qui disait que l'on apprend la vie par le théâtre. Et puis, il y a eu ces chocs... Je me souviens d'un *Ruy Blas* à la Comédie-Française, du *Phèdre* de Chéreau... On avait des places au premier rang, frôlés par le manteau de Thésée... C'était incroyable ! Quand tu goûtes cette émotion à 13 ans, plus rien d'autre ne peut exister !

L'année dernière, j'ai tout de même éprouvé le besoin de retrouver le plateau. J'ai joué Hermione dans *Andromaque*, de Sven Narbonne. Ça m'a fait un bien fou ! En tant que directeur d'acteurs, c'est important de garder un lien à la scène.

Parallèlement, vous dirigez aussi le théâtre des Clochards-Céleste, depuis 2017. Un travail radicalement différent ?

L. V. : Je fais principalement de la programmation. Ce théâtre de 45 places défend la jeune création. En 2015, j'ai moi-même créé une jeune compagnie, « La Résolue », qui, depuis a bien grandi. Je sais combien c'est crucial d'avoir un lieu de répétition et d'être soutenu dans les débuts. C'est différent de la mise en scène mais j'y accorde la même exigence artistique. Dans les deux cas, on le fait pour le public.

LA CROIX

Au TNP de Villeurbanne, l'irreprésentable « Agatha » de Duras

Critique

En se saisissant de la pièce écrite par Marguerite Duras en 1981 sur un amour incestueux, la jeune Louise Vignaud représente avec force une passion qui dérange.

Guillemette de Préval, le 17/02/2020 à 15:30



La comédienne Marine Behar dans une pièce de Marguerite Duras. ©REMI_BLASQUEZ

À peine entré, le spectateur se trouve enveloppé d'un impressionnant bruit de vagues. Une comédienne est déjà là. L'arrivée du public ne la perturbe nullement. Seule, en silence, elle erre de la chaise au canapé, du canapé au petit secrétaire. Elle en ouvre les tiroirs, un à un. Métaphore des douloureux souvenirs qui se déploieront sur scène ?

Un jeune homme arrive. Ils se vouoient et pourtant, ils sont frère et sœur. Ils sont dans la villa de leur enfance, surnommée « Agatha », le prénom de la jeune femme. Leur mère est morte il y a huit mois. Agatha annonce à son frère son départ, pour rejoindre un

homme. Il s'y refuse. Quelque chose d'intense s'est produit entre eux, lors de «*cette promenade au bord du fleuve*», «*ce jour de juillet*».

Ce mystère - dont le spectateur devine aisément toute la pesanteur - par bribes, se dissipe. Comme un jeu de puzzle, les mémoires se réactivent. «*Nous avons pénétré dans l'hôtel*». Puis, en réminiscence, cette effroyable scène où «*Cela s'est produit*». L'insoutenable, l'impensable a lieu.

En 2020, trois pièces en tournée

Durant toute la pièce, flotte le fantôme de leur mère. Consciente de la passion interdite entre ses enfants, elle confiait à sa fille, «*vous avez la chance de vivre un amour inaltérable*». Serait-ce la voix de Marguerite Duras ? Elle qui considère l'inceste comme la forme la plus achevée de l'amour. «*L'inceste, le deuil, sa relation avec sa mère... Dans cette pièce, l'écrivaine a tout mis !*, souligne la metteuse en scène Louise Vignaud. *Au moment de l'écriture, elle vivait avec l'écrivain Yann Andréa, qui était homosexuel. C'était très violent entre eux.* » Il figurera dans la version filmée de la pièce (1981), avec Bulle Ogier. Et, en voix off, Marguerite Duras.

Pour Louise Vignaud, l'envie de porter l'irreprésentable sur scène a germé dès la première lecture de la pièce : «*Derrière la beauté de la langue, il y a un mystère. Ce genre de texte reste. C'est surprenant car, en même temps, on n'y comprend rien. On a fait beaucoup appel à la grammaire pour décortiquer ce texte cérébral. Il fallait en sortir pour rendre la langue vivante.* »

Pour l'incarner, un duo s'impose : Marine Behar, grande présence sombre et douloureuse, et Sven Narbonne, qui, oubliée une agitation légèrement poussive, se dévoile ensuite dans sa résignation.

L'année 2020 sera riche pour Louise Vignaud, qui fut assistante à la mise en scène de Christian Schiaretti. Son *Rebibbia*, de Goliarda Sapienza, créé en 2018 au TNP, se donne à La Tempête (1) et son adaptation du *Quai de Ouistreham*, de Florence Aubenas, (2) part en tournée.

« Agatha », jusqu'au 21 février au TNP. (1) Du 23 mai au 14 juin (2) Du 3 au 14 mars au Théâtre
14 puis tournée jusqu'en avril.

PRESSE WEB



TOUTE LA CULTURE, 5 février

L'ŒIL D'OLIVIER, 12 février

IO GAZETTE, 14 février

MÉDIAPART, 14 février

SCENEWEB, 14 février

Louise Vignaud créé Agatha de Marguerite Duras au TNP, un bijou théâtral

05 FEVRIER 2020 | PAR [DAVID ROFE-SARFATI](#)

Louise Vignaud se saisit d'Agatha un texte exigeant de Marguerite Duras et en fabrique un prégnant bijou littéraire et dramatique qui enchante et captive.



L'histoire de *Agatha* est celle d'un empêchement amoureux visité par la présence fantomatique d'une mère qui se défausse pour mieux s'imposer. Dans un décor sans bords, empilement de reliquaires, une femme retrouve un homme. Huit mois après la mort de leur mère, elle a convoqué son frère pour lui annoncer son départ avec un homme. Commence alors un jeu fraternel, parfois enfantin, amoureux aussi et incestueux. *Agatha* est une pièce crue sans filtres sur le tabou de l'inceste, du voyeurisme et

des relations innommables. Elle est un plongeon au fond des âmes mises à nues, car selon Duras : *l'inceste ne peut être vu du dehors*. Dans un vouvoiement adopté pour la circonstance, le frère et la sœur vont revisiter leur mémoire et oser une reconstitution de ce qui s'est passé cet été là, celui de leur amours incestueuses. La langue de Marguerite Duras construit un récit d'une force dramatique rare, d'une puissance littéraire unique.

Les deux comédiens investissent leur personnage avec talent. Ils sont au diapason et il nous semble entendre un seul poème à deux voix. Les deux êtres désormais adultes revisitent par anecdotes successives un temps lointain au cours duquel le désir monta chez l'un pour l'autre. Les regards se croisent entre élan et abandon. Ils luttent contre le romanesque et la pente amoureuse qui les brûlent en s'accrochant à l'énoncé du factuel; ils adoptent une posture de journaliste pour ne pas sombrer. Toutefois si ils cherchent à chasser tout affect, les corps trahissent parfois et les mots de la pulsion lors de rares répliques -*Viens – Ton odeur* font intrusion tandis que les *je* balise la parole.

Les deux comédiens soutiennent la force du propos. Marine Behar est *Elle*. Merveilleuse elle soutient le défi de l'extrême ficelage de l'érotisme du texte. Sven Narbonne est *Lui*; il occupe admirablement la place imposée par le rôle. Lentement, imperceptiblement il rendra les armes et à la dérobee consentira à ouvrir pour Elle une contingence de salut. Louise Vignaud saisit l'ensemble de l'équation. Depuis son *Misanthrope*, son [Phèdre de Sénèque](#) à la Comédie Française ou son [Rebibbia](#) on connaît son intelligence des textes. Elle polarise sa lecture de la pièce sur la mère absente. Hors champ, ce tiers, deus ex machina manipule les êtres, accompagne et légitime leurs actes. Lecture brillante car Marguerite Duras aura sans cesse rêver les mères. Brillante aussi car ne pourrait vivre une relation amoureuse si intense sans un tiers commun, une justification inconsciente tacitement convenue. Au plus près du texte de Duras et de la réalité des psychés, Louise Vignaud nous offre un instant rare de théâtre. Le final est beau et glaçant.

L'OEIL D'OLIVIER

Amours indicibles et violentes au TNP

Publié le 12 février 2020

Décidément, Duras a le vent en poupe en ce début d'année 2020. Du TNS au TNP, en passant par le Lucernaire, la dramaturge fait les beaux jours des théâtres français. En s'attaquant féroce à *Agatha*, pièce sur l'inceste passionnel entre un frère et une sœur, Louise Vignaud confronte sur scène deux monstres abîmés par la vie, mais achoppe à donner au texte toute sa musicalité, sa poésie.

En fond, Bruit de vagues se fracassant contre une grève en contre bas. Quelques meubles – une coiffeuse, une méridienne, etc. – , suffisent à entraîner le spectateur loin du TNP, de Villeurbanne. La maison de famille d'Agatha prend forme dans l'imaginaire de chacun. Assise sur un fauteuil, en imper beige prête à repartir, une jeune femme (**Marine Behar**) attend, perdue dans ses pensées. Le visage est fermé, tiré par la fatigue. Elle s'inquiète, se lève, tourne en rond. Elle explore les lieux pourtant familiers, se rassoit. Des bruits de pas dans le couloir, l'excitation monte, la confrontation va avoir lieu.

Affrontement final



Un homme (**Sven Narbonne**) entre. Massif, déterminé, il invective la frêle silhouette. Il savait depuis longtemps que le moment de la séparation aurait lieu, mais pas ainsi, pas aussi abrupte. Ce rôle animal, cette érucation violente, sont le fruit d'une blessure d'amour incommensurable et profonde. Lui aime Elle. Elle aime lui. Mais voilà, ils sont de la même famille, de la même fratrie. Leur passion dévorante ne peut exister, elle est contre nature. Pourtant, entre eux, c'est une évidence, le lien est indéfectible,

imputrescible.

Rage émotionnelle

Le temps d'un adieu, quelques mois après la mort de leur mère, cette figure tutélaire, ce monstre à l'ombre duquel l'indicible s'est produit, Agatha et son frère vont plonger dans leurs souvenirs et se remémorer ces moments où tout a basculé où la nature de leur sentiment a changé, où la relation est devenue fusionnelle, brûlante. La tendresse enfantine a laissé place à la brutalité, à la sauvagerie. L'amour est toujours là, gravé dans leur chair, dans leur cœur. Mais la rancœur, la peur de perdre l'autre, sont plus fortes. Elle ravage tout sur son passage, jusqu'au non-retour.

ne écriture réglée comme du papier à musique



Duras aime les circonvolutions, les itérations. De sa plume mélodieuse, elle aime les non-dits, les vérités en creux, les mystères. Tout est suggéré avec subtilité. Un mot en suspens, une répétition, insufflent doute, insinuent le malaise. En s'emparant de ce texte de Duras, certes sulfureux, mais tout en demi-teinte, **Louise Vignaud** se place tout de suite

dans la confrontation, dans la violence. Les cris succèdent aux harangues. Si l'enfant n'est jamais loin, c'est l'adulte et ses désirs inextinguibles qui dominent. Du coup, on perd la densité poétique de l'œuvre, la beauté de cet amour qui doit être tu, mais que la mère morte a toujours protégé.

Des comédiens à la peine

Le parti pris audacieux de la jeune metteuse en scène, qui nous a régalés de ses adaptations de **Sénèque**, de **Goliarda Sapienza**, pousse les comédiens à jouer en force. Le duo vire au duel permanent. Les tourments des âmes, les corps en feu, éclatent abruptement. Leurs solitudes se combattent, mais jamais ne cherchent à s'appivoiser. Si la lecture que fait **Louise Vignaud** d'*Agatha* n'est pas sans intérêt, notamment en plaçant la défunte au cœur de ces (d)ébats amoureux, elle n'arrive pas à toucher, à émouvoir. Reste le texte de Duras, qui par intermittence, laisse entendre son âpre beauté, son lyrisme rugueux.



Mi-figue, mi-Duras

Agatha

Par Audrey Santacroce

Après la mort de la mère, un homme et une femme, une sœur et son frère, se retrouvent dans la maison familiale. C'est elle qui lui a demandé de venir, elle qui va lui annoncer sa décision : elle part, avec un homme, elle quitte son frère.

Après avoir publié le sulfureux « L'homme assis dans le couloir » qui explorait le voyeurisme en 1980, Marguerite Duras s'est attaquée aux relations incestueuses l'année d'après avec « Agatha ». Agatha, c'est le nom de la villa presque à l'abandon depuis que la mère n'est plus, où subsistent quelques vêtements pas encore emballés, quelques meubles, un bouquet de fleurs séchées. C'est là que tout a commencé et c'est là que tout va finir à la demande de la femme. Boucle bouclée. Elle est là, seule en scène, elle attend, fébrile, son arrivée à lui, elle a toujours son manteau sur le dos, comme si elle pouvait partir à tout instant. Ces quelques minutes, sans paroles, où la femme semble dire adieu à cette maison tout autant qu'elle se prépare à la confrontation qui va suivre, sont les plus belles du spectacle. Que de promesses dans ces quelques minutes.

Puis l'homme entre en scène, et le pas de deux commence. Et les choses se gâtent. Très vite. La langue, la poésie de Marguerite Duras, si pleine de nuances, où tout se joue dans les non-dits, se retrouve criée à la gueule du public qui n'en demandait pas tant pendant la quasi totalité du spectacle. Et cette absence totale de nuances et de subtilité empêche de facto la moindre implication des spectateurs et spectatrices. C'est froid, c'est clinique, c'est robotique, c'est un peu tout ce que les détracteurs de Duras lui reprochent, au fond. C'est d'un académisme paresseux, diction d'école nationale de théâtre comprise, et c'est rageant puisque ce qu'on devinait dans les scènes muettes était si beau. L'écart, donc, entre ce que l'on voit et ce que l'on entend est vertigineux, tant qu'on a l'impression d'assister à deux représentations parallèles où l'une serait la parodie de l'autre, comme s'il fallait mettre une distance respectable entre la pièce et son sujet. Comme si on ne montait Duras qu'à moitié.

MEDIAPART

Les Mots dits d'Incestes d'Agatha Duras

- 14 FEVR. 2020
- PAR [DENYS LABOUTIERE](#)
- BLOG : [LE BLOG DE DENYS LABOUTIERE](#)

La compagnie théâtrale La Résolue vient de créer, au TnP de Villeurbanne, «Agatha», texte de Marguerite Duras rarement proposé sur les scènes contemporaines. Malgré un parti-pris fort risqué, l'aventure prend le temps de ménager ses surprises pour finir en équipée très réussie.

C'est parfois une gageure, pour un professionnel du théâtre, que d'aller voir et entendre un texte qu'il connaît particulièrement bien, parce qu'il ne s'est pas contenté de le lire et le relire mais de le créer sur scène et d'en connaître (s'obstine-t-il à croire) les moindres vagues ou strates, et représenté des années après par une autre Compagnie. Crainte d'embarquer sur un océan qu'il pense d'avance conquis ? appréhension de ne rien reconnaître, au contraire ? Si l'évitement est souvent le point de fuite à peu près idéal, le défi d'aller confronter sa mémoire aux propositions d'autrui peut s'avérer instructif. D'autant plus quand le texte n'est pas si souvent interprété, choisi par les théâtres. Ainsi en est-il d'*Agatha*, un texte de Marguerite Duras, a priori écrit pour les scènes dramatiques, qui, bien moins que *La Musica*, *L'Amante anglaise* ou *La Maladie de la Mort*, convainc les troupes de s'atteler à une partition à la densité plus qu'à son tour ourlée de notes et silences obsédants. C'est, sans doute, d'ailleurs, la plus musicale de toutes les oeuvres de l'auteur de *L'Amant*. Peut-être la plus complexe à lire aussi, avec la seule brochure pour toute boussole.

Publiée en 1981, elle fut ensuite l'objet d'un film de Duras. Tourné à Trouville, dans l'ancien Hôtel Les Roches Noires, avec Bulle Ogier et Yann Andréa, le dernier compagnon de l'écrivain.

"A LA FOIS" PLUTÔT QU' "IL ÉTAIT UNE FOIS"

Agatha désigne à *la fois* une maison d'été, au bord de la mer et le prénom emprunté, par jeu, par une jeune femme qui convoque son frère pour lui annoncer qu'elle va partir, très loin de lui. Rejoindre un autre homme : son compagnon. Effondré, le frère tente de la dissuader d'aller jusqu'au terme de cette décision.

Rythmé par des leitmotiv qui font alterner souvenirs d'enfance, promesses d'union consanguine éternelle, obsession pour une valse de Brahms, évocation du cercle familial, de la folie estivale, le texte s'ingénie à entremêler les niveaux de conscience, les aveux abrupts autant que la closerie des secrets.

« *A la fois* » est le métronome qui, en pointillés, scande tout le texte. *Agatha* est à *la fois*, donc, maison et femme. La femme et son frère sont à *la fois* amants dans la vie de Duras (grâce à Yann Andréa du film interposé) mais aussi sœur et frère de *L'Homme sans qualités*, roman remarquable de Robert Musil, auquel le texte prête son allusion claire de s'autoriser l'intertextualité : Ulrich et Diotima sont comme les ombres tutélaires qui s'attachent aux corps des deux protagonistes. Le frère de la pièce est à *la fois* l'aîné, arrogant, joueur, menteur, voleur et le benjamin, mort à la guerre, que Marguerite Duras a si souvent convoqués dans *Un barrage contre le Pacifique*, *L'Eden Cinéma*...

Agatha est bel et bien le conte brodé de noir de toutes les "*à la fois*", plutôt que du trop commun "il était une fois".

A Lyon, la Compagnie théâtrale La Résolue l'a donc élu pour son programme de création 2020, qu'elle présente actuellement au TnP de Villeurbanne. Et Louise Vignaud, metteuse en scène, de prévenir qu'elle n'irait pas frayer du côté de « la petite musique durassienne » que tout le monde s'accorde habituellement à soi disant reconnaître mais qu'on ne parvient pas toujours à forcément définir.

Aussi, fut-on intrigué, lorsqu'on apprit que le spectacle proposé ne durait pas plus d'une heure. Presque incrédule : y'aurait-il eu des aménagements, une adaptation, des coupures dans cette pièce ? Renseignements pris, la partition préservait son intégralité. Ce qui raviva notre curiosité. Sûre de son hypothèse, Louise Vignaud écrit qu'il lui tenait particulièrement à cœur, pour ce texte, de "*se confronter au sens derrière le masque de la beauté*" (bible du spectacle).

RACINE, METTEUR EN SCÈNE ?

C'est alors que, pendant le premier quart d'heure, après une séquence muette qui montre la jeune femme Agatha explorer les tiroirs d'un meuble, écouter une vieille bande magnétique diffusant l'exécution fort malhabile, au piano d'une valse de Brahms et un premier échange entre le frère et la sœur, à notre goût, trop rapide, trop frontal, on craignit de ne pouvoir admettre, sur la durée, un tel parti-pris : comment les mots de Duras, si précis, si travaillés dans l'évanescence mentale poétique, si peu fluides, a priori, dans cet enchaînement volontairement floué, brumeux et flouté des aveux, des mémoires, pouvaient-ils prendre presque des allures d'échanges du tac au tac, draguer presque du côté de la scène de ménage, sinon du vaudeville ? Cette option de rendre trop concrets mots et phrases, d'interdire à ce point les pauses et silences (indiqués par l'auteur) n'allait-elle pas faire chavirer le navire tout entier ? Emaillée de temps à autre par ces phrases très brèves comme « *Je crois* », « *Je ne sais plus* », « *Vous vous trompez* » "*On ne sait plus rien*" (manie stylistique d'un auteur qui fut perçue comme inimitable et raillée par ses détracteurs), la partition ne résisterait-elle pas à ce détournement du rythme ?

Au bout d'un moment et fort heureusement, la comédienne décélère le débit des paroles, orchestrant alors son duo avec le frère, en un rythme plus raisonnable, s'accordant tout de même davantage avec la nécessité d'une scansion que le texte de Duras ordonne, qu'on le veuille ou non, de manière inéluctable. Sans forcément changer de registre, même s'il s'avère parfois trop systématique, au début de la représentation, les deux

acteurs modulent alors leurs colères respectives. Elle, surtout, qu'on sent puisqu'elle est irritée, en conflit d'abord avec elle-même, ce que la comédienne Marine Behar suggère avec une belle économie de moyens mais de manière suffisamment probante pour qu'on saisisse la nuance et l'arrière plan d'un sentiment toujours plus équivoque.

On appréhendait essentiellement que ne soit pas assez rendu le scandale d'une liaison amoureuse et érotique mise à mal par la malédiction de l'inceste. Quand bien même cette malédiction ne passerait que par les mots, puisque, selon Duras, il est souvent vain, au théâtre, de prétendre à autre chose qu'à savoir énoncer avec rigueur la corporéité d'un texte:

« Le jeu enlève au texte, il ne lui apporte rien, c'est le contraire, il enlève de la parole au texte, de la profondeur, des muscles, du sang. (...) » « Pourquoi on se ment encore là-dessus ? Bérénice et Titus, ce sont des récitants, le metteur en scène c'est Racine, la salle, c'est l'humanité. Pourquoi jouer ça dans un salon, un boudoir ? Ça m'est complètement égal ce qu'on peut penser de ce que je dis là. » (1).

Si la scénographie du spectacle de la compagnie La Résolue demeure relativement sobre, elle renforce cependant la tentation du réalisme déjà induit par le jeu des acteurs, par une disposition de meubles dépareillés, deux sièges, un lit recouvert de voiles, un paravent aux couleurs et motifs orientaux, une commode. L'avantage est qu'ils désignent, énoncent ensemble, les diverses strates déjà énoncées plus haut, à savoir être à la fois une maison d'enfance, quelque part vers Saïgon, une villa au bord de la mer en France, voire le désordre d'un lieu imaginaire. C'est alors que, progressivement, le jeu de Sven Narbonne (Lui) et Marine Behar, finit par révéler que tout cela n'est qu'un jeu d'enfance maintes fois répété entre deux adultes qui ne parviennent pas à se défaire de fantasmes et qui, par un malin plaisir, réactivent des souvenirs de jouissances réels ou inventés, de culpabilités, de douleurs à peaufiner dans la volupté des égratignures ou des caresses alternatives.

LES TRACES BRÛLÉES DE L'INTERDIT

Les corps s'engagent aussi plus volontiers dans des étreintes, une bagarre réglée comme un combat théâtral, des hochements têtus de têtes comme ceux des enfants tentés par le caprice. Elle, soudain, se met à revêtir une robe et un chapeau noirs, devenant la Mère distraite par la négligence des enfants qu'elle ne peut s'empêcher d'encourager...

Deviennent alors, plus que palpables et éloquentes, ces scènes de plage où, plus tard, sœur et frère d'une adolescence inquiète, s'observeront, s'épieront à la dérobée. Dans l'incertitude irrésolue d'un désir qui les déborde. C'est ainsi qu'est mise en relief, davantage que l'échange plus ou moins éthéré de mémoires faillibles, la certitude obstinée que les jeux dangereux entre amants ne sont rien, en comparaison avec ceux perpétrés par des enfants avides de tester, entre eux et à deux, limites et tropismes des frontières que brûlent les traces de l'interdit. Louise Vignaud tient, bel et bien, sa promesse de valoriser "les zones d'ombres, cette frontière si ténue du consentement, acquis pour l'un, remis en question pour l'autre" et ce questionnement primordial: "Est-ce que l'on consent lorsqu'on ne sait pas?" (extraits de la bible du spectacle).

Marine Behar, regard et allure noirs ensauvagés, distille tantôt l'élan de l'affection et sadisme du chantage tandis que Lui, nerveux dans sa surexcitation, finit par baisser la garde et s'abîmer dans un visage fermé, froissé d'accablement ambigu.

On ne dira rien de l'image finale qui n'est pas dictée par Duras, afin de ne pas trop en révéler : édifiante elle aussi dans l'équivoque, comme seul le mystère de l'écriture durassienne sait en embrouiller les méandres et la portée, elle ponctue cette heure de jeu en l'ouvrant par une note tragique : Racine n'est effectivement pas loin...

Restait alors à retrouver, méditer, en rentrant au port, comme dans un sillage lointain éclaboussant le souvenir, grâce à ce voyage finalement plus sélénite que solaire, ces mots recueillis dans l'un des tout premiers romans de Duras, mots dits déjà gorgés par la conscience subliminale que la Malédiction est effectivement cousue à la fois de Ténèbres et de Lumières mêlées:

« Phare blanc de ma mort, je vous reconnais, vous étiez l'espoir. Votre lumière est bonne à mon cœur, fraîche à ma tête. Vous êtes mon enfance. Je comprenais bien ce que vous vouliez dire, mais je ne me suis jamais incendiée à votre lumière parce que j'ai raté toutes les occasions de m'y précipiter. Je vous ai donné mon petit frère, cette torche de mon petit frère, et lui, vous l'avez entièrement consumé. Tandis que moi, je suis toujours là saine et sauve dans mes marécages d'ennui. Et il n'y avait plus, il n'y a pas d'autre route que celle que vous éclairez. » (2).

Agatha : théâtre de chambre durassien

14 février 2020/dans À la une, Les critiques, Moyen, Théâtre, Villeurbanne /par Caroline Chatelet

Théâtre de chambre évoquant une passion incestueuse sans limites, *Agatha* de Marguerite Duras est mis en scène par Louise Vignaud dans une forme empreinte de délicatesse mais sans puissance.

Directrice du théâtre des Clochards célestes à Lyon depuis janvier 2017 et artiste associée au Théâtre national populaire, à Villeurbanne, Louise Vignaud y monte *Agatha*, avant la reprise début mars au Théâtre 14 à Paris du *Quai de Ouistreham*. Après un *Misanthrope* de Molière en 2018 et *Rebibbia*, adaptation d'un récit de l'autrice italienne contemporaine Goliarda Sapienza, c'est, donc, de la langue de Marguerite Duras que se saisit cette fois-ci la jeune metteuse en scène. **Dans *Agatha*, pièce écrite en 1981, Duras reprend l'un des motifs récurrents de son écriture, motif traversé par des réminiscences de son expérience intime : soit la relation incestueuse entre une sœur et un frère, réalisée dans l'ombre de la mère.** Une relation durable, éternelle, impossible à abandonner et qui marque à jamais le couple – conditionnant leur conception de la vie et de l'amour.

Lorsque la pièce débute, la jeune femme Agatha est déjà là. Assise sur un fauteuil à jardin, elle demeure immobile, tandis que le bruit du sac et du ressac des vagues occupe tout l'espace. S'effaçant progressivement, ce son de la mer cède la place à une mélodie, écoutée par la jeune femme via une chaîne hi-fi : une valse de Brahms. Dans cette chambre dont le mobilier désigne un intérieur bourgeois décati un brin suranné – paravent, coiffeuse en bois, méridienne, fleurs séchées, etc. – Agatha attend « Lui », son frère. L'on comprend après l'arrivée de ce dernier et au fil de leur dialogue que ce lieu serait la chambre de leur mère, décédée huit mois plus tôt. Les retrouvailles dans cet espace renvoyant à un monde disparu, celui de l'enfance et de leur relation incestueuse nouée avec le consentement muet de leur mère, n'en deviennent alors que plus symboliques. Ce sont en effet les dernières : Agatha vient annoncer à Lui son départ avec un homme.

Mais pour que cette séparation ait lieu, ils vont devoir (se) raconter. Se vouvoyant, puis se tutoyant, et inversement, ou se désignant parfois par la troisième personne du singulier, ils reconstituent patiemment et avec prudence leur enfance, leur histoire, l'été de la consommation de leur amour, la découverte par leurs parents de leur relation. Ce cheminement fait de répétitions et de vides – propre à l'écriture de Duras – ils le réalisent prudemment en se déplaçant dans l'antre de la mère, demeurant toujours à distance l'un de l'autre. C'est une passion qui ne peut connaître de fin comme le dit leur dialogue fait de ressassement, de changements de types d'adresse et d'allers et retours entre les souvenirs et les années. Au final Agatha part, laissant son frère seul avec l'urne contenant les cendres de la mère, mais tous deux savent l'impossibilité de rompre, comme leur mère elle-même le leur a annoncé.

S'emparant de ce récit d'un amour absolu sans équivalence possible, Louise Vignaud signe une mise en scène rigoureuse empreinte de délicatesse. Un travail qui en étant fondé sur une lecture précise de la pièce replace la mère (par la chambre, par l'urne funéraire) au cœur de l'affaire. Mais si le spectacle conçu évoque cet amour incestueux sans jugement moral – fidèle en cela à la position de Duras –, il peine à en transmettre toute la violence et le puissant lyrisme.

Certes cohérent dans sa facture classique, son souci du réalisme, de la clarté des signes et de l'illustration – incarnés par le décor, la création sonore ou le jeu des comédiens –, l'ensemble demeure trop sage. Quant aux comédiens, là où Marine Behar compose une Agatha toute en sensibilité nerveuse, Sven Narbonne offre un Lui trop univoque, manquant de subtilité. **Face à ce travail certes sérieux, l'affolement des sentiments comme le trouble affectant ces adultes n'affleure jamais concrètement et les bouleversements supposés sont escamotés par la joliesse formelle recherchée.**

Caroline Châtelet – www.sceneweb.fr